

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 27 JUILLET 1889

SANS MÈRE

QUATRIÈME PARTIE

LE DEFAUT DE LA CUIRASSE

(Suite)

Dans le cabinet du patron, Adèle raconta la scène telle qu'elle venait de se passer, et franchement n'hésita pas à accuser Georgette de colère jalouse et aussi peu justifiée que possible.

Ne fallait-il pas avant tout préserver l'avenir de l'orpheline qui lui tenait si bizarrement au cœur ?

Et, sans s'en apercevoir même, tant était profonde sa naissante affection pour la petite abandonnée, elle mit à nu toutes ses misères, toutes ses désolations de mère déçue et malheureuse.

M. Monteret était un brave homme, excellent père de famille lui-même.

— Les jeunes filles de cet âge sont si bizarres, dit-il discrètement ! . . .

Quant à votre protégée, soyez sans crainte, madame, ce léger incident ne lui portera point tort dans mon esprit, et il la cuirassera peut-être un peu.

C'est que toutes les clientes ne vous ressemblent pas, madame, et nos pauvres petites essayeuses en voient de grises quelquefois ! . . .

— Alors, vous voudrez bien faire confectionner désormais les toilettes de ma fille par Mlle Clémentine.

— C'est entendu, mais elle y perdra.

— Oh ! tant pis pour elle. Clotilde fut appelée quelques instants après par le chef de la maison.

— Eh bien, ma chère enfant, lui dit-il avec un bon sourire, il paraît que nous avons eu une cliente difficile.

— Un peu, monsieur, fit-elle avec une voix toute tremblante d'émotion.

— Avez-vous été très patiente, très convenable ?

— Oh ! pour cela, oui, monsieur.

— Alors, continuez et ne vous préoccupez pas du reste. Mais, une autre fois, si cela se produit, venez aussitôt me le dire. C'est très rare, heureusement, nos dames étant généralement fort bien élevées, mais enfin, cela arrive. Dans ces occasions là, gardez un sang-froid de glace, et ne vous tourmentez pas du reste.

Il lui donna une petite tape très paternelle sur la joue et la renvoya en lui disant :

— Vous êtes une bonne et brave fille, mais n'oubliez pas que la vie est dure pour tous. Sur ce, calmez ce petit cœur que je vois tout gonflé, et bon courage.

Malgré ces encouragements, la pauvre petite resta triste et malheureuse tout le jour.

A l'atelier, comme elle était fort douce, en dépit de son rapide avancement, elle n'avait encore que des amies.

Il n'en était pas de même à la maison de la rue des Abbesses.

Quelques ouvrières comme elle, mais employées

dans d'autres magasins, habitaient les petites chambres du sixième étage où était situé le logement occupé par Clotilde.

Entre elles, c'étaient des amitiés très vives, auxquelles succédaient fréquemment des disputes extraordinaires et des haines fort ardentes.

A une très grande intimité se mêlaient constamment des potins, des histoires, des scènes incroyables.

Clotilde, qui se souvenait d'Hermance, s'était juré de rester seule et tranquille chez elle, sans fréquenter désormais aucune de ses voisines.

A toutes leurs avances, aux essais de conversations ou même de visites, elle répondait soit par une attitude de glace, soit par une fin de non-recevoir absolue.

Rien ne put la faire dévier de sa règle de conduite, pas plus les amabilités et les compliments que les apostrophes et les injures.

On commença par la calomnier et lui prêter des histoires plus étranges les unes que les autres.

Mais comme elle demeurait seule avec son chien,

la petite bête, mais point assez d'espace pour que même une main de femme, pût se glisser et décrocher les deux battants de la fenêtre.

Sophie seule avait pu passer du balcon de sa chambre à celui de Clotilde, et avec quelle audace encore . . . en risquant de tomber du sixième et de se briser comme du verre.

Clotilde ne prononça pas un mot de cette étrange aventure, et lorsqu'elle rencontra l'ancienne femme de chambre sur le palier ou dans les escaliers, elle ne parut même pas la reconnaître.

A quelques jours de là, ce furent les fleurs dont Adèle avait encombré les petits balcons qui se trouvèrent un soir saccagées, brisées ou arrachées.

L'impassibilité de l'orpheline resta la même.

— Toi, dit le lendemain Sophie en lui montrant le poing, je finirai bien par te toucher, pimbèche ! N'aie pas peur, je dénicherai le joint, un jour ou l'autre.

A-t-on jamais vu faire sa princesse à ce point !

Mais où le trouver ce joint ? car la jeune fille continuait à se baricader chez elle ; fuyant plus

que jamais comme la peste des créatures d'une conduite si différente de la sienne, avec des caractères et des goûts si opposés aux siens.

Dans la semaine du reste on la voyait à peine, car elle partait de très bonne heure le matin et elle ne rentrait guère avant neuf heures du soir.

Le dimanche, elle recommandait ses affaires, faisait son ménage, confectionnait ses robes, et sortait un peu l'après-midi, pour aller au Parc Monceau ou aux Buttes-Montmartre faire promener Pompon dont c'était les grandes joies.

Le petit chien, en effet, était comme un fou, toute cette bienheureuse journée de congé.

Cela le rédimait de sa longue solitude de la semaine.

Le matin, il allait quelquefois au marché avec sa maîtresse, et le soir, quel bonheur !

Il bondissait, courait en avant, faisant de grands ronds autour de Clotilde, puis il aboyait à tout le monde, aux chevaux, aux autres chiens, aux passants quelquefois, jamais aux enfants.

Et puis, comme il revenait de temps à autre la regarder avec une tendresse infinie, pour repartir après ! . . .

Comme il se couchait sur le bord de sa robe, quand fatiguée elle s'asseyait sur quelque banc, s'amusant à voir défilier les promeneurs ! . . .

Comme il s'arrêtait surtout, devant les marchands en plein vent, montrant de ses yeux presque humains leur étalage où se voient les petits pains, les madeleines et les masse-

pains ! . . .

Et sa joie, ses remerciements, ses jappements de reconnaissance, lorsque Clotilde, ce qui ne manquait jamais, achetait la gourmandise rêvée.

C'était son seul ami, ce chien qui la recevait le soir dans son petit logis, couchait à ses pieds sur son lit, à qui elle racontait ses peines et ses joies, qui paraissait la comprendre, et dont les baisers devenaient si chauds et si tendres quand il la voyait pleurer.

Avec lui, elle ne se sentait pas seule. Une petite âme vivait, remuait, autour d'elle, la comprenant, l'aimant, lui répondant presque, quand elle lui parlait.

Ce soir-là, elle rentrait plus malheureuse, plus découragée qu'elle ne l'avait été depuis longtemps, le cœur très ulcéré par l'étrange sortie de Georgette Chaniers.



Clotilde descendit en courant la rue Lepic, la rue Blanche et arriva sur la place de la Trinité.—Page 84, col. 2.

sans jamais recevoir âme qui vive, il fallut se taire et toutes la laissèrent tranquille.

Une voisine, ancienne femme de chambre, faisant actuellement des journées en maisons bourgeoises, seule ne désarmait pas.

— Ce que je lui en veux à c'te pimbèche qui ne nous regarde pas, disait-elle souvent, c'est pas croyable ! . . . Je la hais-t'y ! grand Dieu ! . . . Je la hais-t'y ! . . .

Pourquoi ?

Clotilde ne connaissait pas même le nom de Sophie Mégnan.

Un jour, comme elle avait l'habitude de laisser ses fenêtres ouvertes afin que Pompon pût respirer sur le petit balcon, elle trouva sa chambre toute bouleversée.

Elle la remit en ordre, et désormais, elle attachait l'épaignolette laissant ainsi juste assez d'air pour